

l'azimut

L'Art de la joie

Goliarda Sapienza / Ambre Kahan

Les 16 et 17 mars
Théâtre La Piscine

La presse en parle

Bonjour Bobigny - Ambre Kahan

L'oeil d'Olivier - L'Art de la joie

Le Monde - Ambre Kahan

Télérama - Ambre Kahan

Le Monde - L'art de la joie

Télérama - L'Art de la joie



THÉÂTRE

Hymne à la joie

L'Art de la joie prend vie à la MC93. **Une ode à la liberté des femmes** dans la Sicile de la première moitié du XX^e siècle, aussi volcanique que l'Etna.



Modesta est incarnée par Noémie Gantier.
Un seul visage pour tous les âges,
pour toutes les femmes qu'elle a pu être.



© DR

Personne ne sort indemne de *L'Art de la joie*. Ce roman transgressif, abrasif, féministe, écrit par l'Italienne Goliarda Sapienza et longtemps refusé par les éditeurs, devient un phénomène littéraire en France au mitan des années 2000. La romancière ne vit malheureusement jamais son chef-d'œuvre publié, morte en 1996, vingt ans après l'avoir achevé. C'est cette incroyable fresque de 600 pages qu'a adaptée la metteuse en scène Ambre Kahan, à voir du 1^{er} au 10 mars à la MC93. Une pièce de 5 h 30 (avec entracte) où l'insoumission est reine.

Un spectacle qui ne peut que s'insérer dans ce *Bonjour Bobigny* spécial 8 mars. Parce que son héroïne, Modesta, ne recule devant rien pour conquérir sa liberté, même pas devant le meurtre. Née le 1^{er} janvier 1900 dans une famille sicilienne misérable, elle brise une par une les chaînes que la société corsetée de l'époque lui impose. Ni dieu ni maître mais vivre comme elle l'entend, jouir sans entrave : « *Le plus fascinant, c'est qu'il n'y a pas de morale. Ça laisse ainsi la place à la complexité, à l'imperfection, au mystère, au paradoxe, bref : à tout ce qui fait que nous sommes des êtres humains. C'est pour cela que ce roman rassemble autant, analyse Ambre Kahan. Comme il n'y a pas de dogme, on a toutes, nous femmes, notre place dans cette Modesta, elle est une figure qu'on ne peut pas définir. Et, par ailleurs, Sapienza dépeint les hommes d'une manière extraordinaire.* »

La jeune metteuse en scène, formée au Théâtre national de Bretagne notamment, dé-

couvre le livre en 2019, alors qu'elle tente de trouver des financements pour monter *Ivres* d'Ivan Viripaev, autre texte aux dialogues crus, à la puissance incroyable. « *J'ai ouvert la première page de L'Art de la joie par curiosité et j'ai ressorti la tête 200 pages plus loin... J'étais en sueur. Je n'avais jamais vécu un appel aussi physique, avec une telle langue qui nous implique physiquement en tant que lecteur.* »

Ambre Kahan commence l'adaptation quand le Covid débarque. Après quatre ans de travail acharné, d'autres suées, *L'Art de la joie* prend vie. Ou plutôt, pour l'instant tout du moins, les deux premières parties du roman. « *C'est la première fois que je fais un spectacle aussi long. Il y a beaucoup de choses à apprendre. C'est très spécifique en termes d'énergie pour les acteurs et la régie, c'est comme s'ils se préparaient pour un marathon. C'est une performance, on passe par beaucoup de sensations, d'émotions.* » Ambre Kahan, en plus de ne pas vouloir restreindre l'œuvre, d'en garder la substantifique moelle a tenu à montrer ce qu'elle nomme la « malice » de Goliarda Sapienza : « *La joie transcende tout, il ne faut jamais la perdre de vue. On a l'impression d'avoir préparé une grosse surprise, on est très excités à l'idée que le public arrive. Il y a quelque chose comme un anniversaire surprise !* » L'écrivaine italienne, elle, aurait fêté ses cent ans le 10 mai...

Frédérique Pelletier

L'ART DE LA JOIE, DU 1^{ER} AU 10 MARS, À LA MC93.
DE 7 € (AVEC LE PASS) À 12 €. MC93.COM



© Matthieu Sandjiv

EN APARTÉ

Ambre Kahan fait sien *L'art de la joie* de Goliarda Sapienza

À la MC93, après l'avoir créée en novembre dernier à la Comédie de Valence, la prometteuse metteuse en scène donne chair et sang à l'œuvre culte de l'autrice sicilienne.

29 février 2024

Qu'est-ce qui vous a donné envie de relever ce challenge audacieux, porter au plateau le roman-fleuve de Goliarda Sapienza ?

Ambre Kahan : C'était en 2019. J'étais en plein montage de production de ma précédente pièce *Ivres*, de **Viripaeu**. Je n'arrivais pas à boucler mon budget. C'était assez frustrant car je travaillais dessus depuis quelques années déjà. J'avais besoin d'une perspective, de m'accrocher à un autre projet pour avoir l'impression d'avancer. Je cherchais un projet plus petit, plus raisonnable. J'ai donc commencé à lire des textes, des pièces. Ce que je fais rarement dans le cadre de mon métier de metteuse en scène. Je suis quelqu'un d'assez instinctif. À cette période, j'avais beaucoup d'échanges avec **Amélie Casasole**, qui était encore directrice du Théâtre de Villefranche-sur-Saône, autour des figures féminines de la littérature et notamment de l'autrice **Albertine Sarrazin**. De fil en aiguille, elle m'a conseillée de m'intéresser aux écrits de **Goliarda Sapienza**. Ne connaissant pas, j'ai foncé chez ma librairie, acheter son roman le plus emblématique, *L'Art de la joie*. J'avoue que devant le pavé que c'est, presque 800 pages, mon ardeur c'est un peu refroidie. Je ne pensais pas trouver la force, ne dormant plus depuis quelques années avec mes enfants en bas âge, lire devenait une épreuve. La curiosité a fini par l'emporter. J'ai été happée par le livre. C'était physique, comme si les mots étaient emplis d'une force attractive. J'ai dévoré l'œuvre. Et quand j'ai posé l'ouvrage, j'ai immédiatement appelé Amélie pour lui dire que ce serait ma prochaine création. J'étais, et je pense que je le suis encore complètement portée par le personnage de Modesta. J'avais besoin de la garder en moi, d'en décortiquer la moindre parcelle, de l'apprivoiser.

Qu'est-ce qui vous a tant plu dans le roman ?

Ambre Kahan : tout simplement, je n'avais jamais rencontré une héroïne de ce genre, de cette trempe. Je n'avais jamais lu une écriture aussi claire, limpide. D'ailleurs, je crois que c'est assez universel. La plupart des spectateurs avec lesquels j'échange, me disent tous à peu près la même chose, ce livre les a bouleversés et est devenu leur livre de chevet. Ces pages renferment une telle puissance littéraire et romanesque qu'on ne peut s'en détacher. Et surtout, la grande force de l'œuvre, c'est qu'elle n'est absolument pas moralisatrice. Modesta est une femme libre, qui ne laisse aucun dogme la dominer. Et cette liberté brute, vive, radicale se ressent dans la plume de **Goliarda Sapienza**. Elle parle librement de sexualité, elle rêve de réinventer le monde, de créer une sorte d'utopie. Je pense sincèrement que je n'aurais pas pu monter ce texte, il y a dix ans. Il n'aurait pas été reçu de la même façon, l'émancipation des femmes n'était pas encore aussi avancée qu'aujourd'hui.



© Matthieu Sandjiv

Concrètement, comment se lance-t-on dans un projet si gargantuesque ?

Ambre Kahan : Je ne sais pas. Un alignement de planètes certainement. Je commençais à peine à envisager d'adapter le roman, que tout s'est débloqué. Comme par enchantement, et grâce à la production déléguée du Quai – CDN d'Angers, je pouvais enfin monter *Ivres*. Et puis le covid est arrivé. Tout a été mis à l'arrêt. J'ai pu m'attaquer à l'adaptation pour la scène du texte de **Goliarda Sapienza**. Cela m'aura pris en tout quatre ans entre la première lecture et la création à Valence. Avant de me jeter à corps perdu dans cette aventure j'ai voulu vérifier si le passage de l'intimité de la lecture à l'incarnation était possible, j'ai alors invité pendant une semaine à la MC93, cinq comédiens et comédiennes autour d'une table juste pour entendre le texte. Immédiatement, il y a comme une évidence. Ce qui est assez incroyable, c'est de se rendre compte, qu'actrice, elle-même, **Goliarda Sapienza** a un sens des dialogues – omniprésents dans l'œuvre, de la rythmique. Je n'ai d'ailleurs pas eu besoin de les réécrire ou d'en rajouter.

Après dès le départ, j'ai fait le choix d'adapter l'œuvre en entier, même si je savais que je serais obligée de scinder le roman en deux spectacles. C'était impossible de monter l'intégralité en une fois. Pour me lancer dans l'adaptation, j'ai eu besoin que quelqu'un me mette le pied à l'étrier, et **Leïla Adam** m'a aidé justement à me faire confiance. Je ne suis pas universitaire. Je me battais avec cette notion qui ne nous quitte jamais : la légitimité. C'est la première fois que je m'attelais à un tel exercice. Une fois lancée ça a été un travail minutieux, long, passionnant. Comme un mille-feuille ! J'ai aussi été accompagnée par Florent Favier qui écrit sous le nom de Paradis car il est acteur et poète, et je lui ai confié la mission d'écrire la partition d'un personnage qui n'apparaît que très brièvement dans la partie 3 du roman et qui s'appelle Giufà. C'est une sorte de Monsieur loyal qui permet d'apporter des respirations, des éclaircissements sur des éléments historiques et de prendre soin du public !

Comment s'est fait le choix de Noémie Gantier pour incarner Modesta ?



© Matthieu Sandjivy

Ambre Kahan : Elle m'est tombée dessus ! Je me suis retrouvée sans Modesta à deux mois des répétitions et il fallait que la trouve. « *ça devait se passer comme ça* » comme on dit... Ça a été une évidence, Entre nous, il y a eu une fulgurance. Je n'ai pas vraiment de mots pour expliquer cette complicité quasi immédiate. C'est comme si j'avais trouvé mon âme sœur. C'est très déroutant cette fusion qui nous unit. Mais je crois sincèrement, que ce n'aurait pas été elle, je n'aurais pu mener à bien cette aventure. En tout cas ça aurait été tout autre chose...

Comment avez-vous travaillé ?

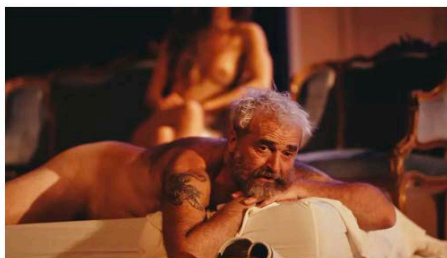
Ambre Kahan : Je travaille dès le premier jour des répétitions avec le décor, les costumes, la musique, les lumières et le texte su. Cela demande une toute autre façon de se préparer. C'est un véritable saut dans le vide pour toute l'équipe. D'ailleurs le prologue, nous l'avons fait comme on dirait au cinéma en une seule prise. La séquence entière a été conçue en un seul jet.

Une des choses les plus remarquables dans votre mise en scène, c'est les scènes de sexe. Elles sont d'une rare puissance, érotique mais absolument pas voyeuriste...

Ambre Kahan : Merci ! Mais je n'ai pas vraiment de recette. Cela s'est fait à l'instinct, le mien et celui des comédiens. Je travaille beaucoup à partir d'images que j'ai dans la tête. Mais honnêtement, je ne savais absolument pas ce que cela allait donner au plateau. La seule chose qui était importante pour moi, c'est qu'avec chaque amant de Modesta, le traitement soit différent. Je suis quelqu'un de très pudique et donc nous avons avancé sur ces scènes avec une grande délicatesse. Je ne me voyais pas leur demander de se mettre nu par exemple. C'est donc venu de la nécessité du récit. Et nous avons beaucoup travaillé avec les lumières pour sculpter les espaces, les corps et donner l'illusion de la réalité du rapport sexuel. Ce fut assez joyeux d'ailleurs pour désacraliser l'acte. Afin que chacun soit à l'aise avec son corps et avec celui des autres, je fais des sortes de training avant chaque répétition au sein même du décor. Tout le monde y participe, ce qui permet d'une part une cohésion et une complicité, mais aussi d'appréhender l'espace de jeu et de se libérer de tension, de contraintes.

Pour le reste de la distribution comment avez-vous procédé ?

Ambre Kahan : Deux des acteurs étaient déjà sur mon précédent spectacle. Pour les autres, ce sont des rencontres au cas par cas, au fil du temps. Je ne fais presque jamais passer d'audition. Je ne suis pas du tout à l'aise avec cet exercice, et j'y ai recours uniquement quand je n'ai plus le choix. J'aime que le désir émerge d'une vraie rencontre. Pour le personnage du Prince (et de la sœur, mais aussi une des bonnes sœurs du couvent) il a fallu provoquer la rencontre car dès le début du projet je savais



© Matthieu Sandjivy

que je voulais travailler avec un acteur porteur du syndrome de Down. Car il est dit dans le texte explicitement que ces deux personnages sont trisomiques. Je trouvais important de ne pas se défaire et surtout c'était impensable qu'un acteur » joue » cet handicap. Une fois la rencontre avec **Léonard Prego** faite, je savais que malgré son jeune âge et son manque d'expérience dans le théâtre, ce serait la bonne personne pour créer cette partition essentiellement physique car Léonard est par ailleurs danseur et ceinture noire de judo. Nous avons mis en place un accompagnement spécifique et expérimental mené non pas par des éducateurs.trices. (Léonard n'est pas en ESAT) mais par des artistes. Pour observer cette expérimentation Claire de Saint-Martin, chercheuse en sciences de l'éducation associée au CNCA, a suivi le processus des répétitions et va écrire un livre sur l'aventure en plus de ses articles scientifiques sur la question de l'inclusion et de la formation en acte d'un acteur en situation de handicap. Nous avons beaucoup travaillé sur ses besoins, notamment en raison de la longueur du spectacle – 5h30 avec entracte – sans pour autant jamais le mettre dans une case à part. Il fait partie de la distribution point. Et ce qui est beau, c'est qu'il est, notamment pour le public, un comédien comme un autre.

Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

L'Art de la joie de Goliarda Sapienza

création en novembre 2023 à [La Comédie de Valence](#)

[MC93](#) en partenariat avec le [Théâtre des Amandiers Nanterre](#)

Du 1er au 10 mars 2024.

Durée 5h30 entracte inclu.

Tournée

16 et 17 mars 2024 à [L'Azimut](#) – Antony – Châtenay-Malabry

Adaptation théâtrale et mise en scène d'Ambre Kahan

Avec Aymeline Alix, Jean Aloïs Belbachir, Florent Favier, Noémie Gantier, Amélie Gratijs en alternance avec Karine Guibert, Vanessa Koutseff, Élise Martin, Serge Nicolai, Léonard Prego, Louise Rieger, Richard Sammut, Romain Tamisier, Sélim Zahrani et les musicien-ne-s Amandine Robilliard, Romain Thorel

Scénographie d'Anne-Sophie Grac

Lumière de Zélie Champeau

Création musicale de Jean-Baptiste Cognet

Son de Mathieu Plantevin

Costumes d'Angèle Gaspar

Perruques et maquillages de Judith Scotto

Assistanat à la mise en scène – Romain Tamisier

Construction décor) MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis

Ambre Kahan, le théâtre comme un grand bouillonnement

La metteuse en scène, dont l'adaptation de « L'Art de la joie » de Goliarda Sapienza arrive à la MC93 de Bobigny, explique comment elle s'immerge dans son sujet.

Par Joëlle Gayot

Publié le 01 mars 2024 à 19h30 · 🕒 Lecture 3 min.



Ambre Kahan, à Lyon, le 11 février 2024. MATTHIEU SANDJIVY

Ambre Kahan est née à Avignon. En 1985. Une année phare dans l'histoire d'un festival à jamais bouleversé, cet été-là, par Le Mahabharata de Peter Brook et ses neuf heures de représentation qui ont changé la face des nuits provençales. Les spectacles au long cours sont désormais ici chez eux. Présentée à la MC93 de Bobigny, la fresque mise en scène par Ambre Kahan gagnera-t-elle, elle aussi, la cité des Papes ? On l'espère. Pas seulement parce que l'adaptation de L'Art de la joie, récit de l'Italienne Goliarda Sapienza (1924-1996) – publié en 1998 et traduit en France en 2005 par Nathalie Castagné pour les éditions Viviane Hamy –, défie les limites de la durée (cinq heures et demie, qui ne traitent, pour l'heure, que des deux premières parties du livre). Mais parce que, avec cette proposition hors norme, l'artiste met le feu dans les salles de théâtre où le mercure collectif grimpe à mesure que se raconte l'histoire de l'héroïne Modesta, dans la Sicile du début du XX^e siècle.

Lorsqu'on la rencontre, à Paris, l'Avignonnaise, désormais installée en Bourgogne, affiche douceur, calme et sérénité. Mais les apparences sont trompeuses. Ce self-control affiché est le revers d'un intense bouillonnement intérieur. La main serrée autour d'une tasse de thé, celle qui se définit comme « *super organisée* » a consacré quatre ans de travail au texte avant d'en déployer les épisodes 1 et 2 sur les planches (l'intégrale étant en chantier).

Elle s'est rendue en Sicile sur les pas de l'écrivaine, y a mené des investigations et creusé son sujet dans les grandes largeurs. Elle ne sait pas s'y prendre autrement. *« En amont des projets, j'aime aller chercher des choses qui sont loin du théâtre. »* Elle ne prépare pas, elle *« surprépare »*. Une exigence qui s'applique aussi aux acteurs, à qui elle demande d'arriver *« texte su »* aux répétitions. Après quoi elle les propulse dans une immersion cousue main : *« Je les installe dans l'espace scénique et la durée sonore. Ils savent qu'il leur faut sauter dans le vide. Je suis en régie et je ne les interromps jamais. Je n'interviens qu'une fois la séquence terminée. »*

« Libération absolue »

Singulière méthode (elle préfère parler de *« grammaire »*) qui laisse aux comédiens le loisir de tâtonner, sans être castrés dans leur élan, avant de trouver leur voie. Ce qui leur permet d'accéder au ton et au geste justes, et explique pourquoi leur ensemble, d'une rare cohérence, vibre au diapason.

Ambre Kahan n'invente pas une école de jeu, mais elle injecte dans son dispositif une pièce maîtresse : le respect. *« Je ne veux pas m'immiscer dans les intimités des acteurs. Ce qui se passe entre eux sur le plateau doit naître hors de ma présence. »* A voir la beauté des scènes (notamment érotiques) qui tissent *L'Art de la joie*, on se dit que ce retrait a du bon. Et que la confiance dans des interprètes *« responsabilisés »* a pour corollaire leur épanouissement. Comment la metteuse en scène a-t-elle fait sienne cette évidence ?

La vie autant que le métier lui ont beaucoup appris. Côté privé, quelques informations personnelles tracent les grandes lignes d'une existence qui n'a pas coulé de source. Quittant vers *« 16 ou 17 ans »* la maison familiale, l'adolescente se disperse entre violon, escrime et théâtre : *« Je n'appartenais pleinement à aucune de ces disciplines. J'étais passive, je recevais plus que je ne provoquais. »* Titulaire d'un bac cinéma, elle s'accomplit à l'âge de 24 ans, lorsqu'elle intègre, à Rennes, l'école du Théâtre national de Bretagne, dirigée à l'époque par Stanislas Nordey. *« C'était l'endroit où tout ce que j'avais engrangé convergeait. »* Faire du théâtre, et ne faire que ça : elle se souvient de cette révélation comme d'une *« libération absolue »*. Ce qui ne signifie pas que la suite sera pavée de roses.

« L'enfer »

Si elle s'exerce à la mise en scène avec, dès 2011, une série de spectacles confidentiels, si elle joue sous la direction de Thomas Jolly, de Stanislas Nordey, d'Eric Lacascade, de Simon Delétang, elle traverse aussi une période *« compliquée »* lorsqu'elle décide, en 2016, de se lancer dans une création d'envergure : *Ivres*, une pièce d'Ivan Viripaev. *« Ça été l'enfer, se rappelle-t-elle. J'étais sortie d'école, je n'avais pas de soutien et pas d'argent. J'ai passé quatre ans sur ce projet, envoyé pendant un an des mails restés sans réponse. »* Au moment où *Ivres* s'apprête enfin à naître, début 2020, au Quai d'Angers, dont Thomas Jolly vient de prendre la direction, le Covid s'en mêle. L'aventure est reportée à l'automne 2021.

Ce coup dur aurait pu la décourager, mais entre-temps Ambre Kahan a découvert *L'Art de la joie* et l'irradiante Goliarda Sapienza. C'était en novembre 2019. La date est fraîche dans sa mémoire et l'impact du roman, toujours aussi vif : « *Si j'avais lu ce livre plus jeune, il m'aurait aidée, en tant que femme, à me sortir de certains conflits.* » Un silence flotte. Un gouffre, dans lequel elle ne s'attarde pas, préférant à des réminiscences que l'on devine douloureuses l'affirmation de cette joie érigée en doctrine par la romancière italienne : « *La joie est une force, une énergie, une puissance. Pas une chose légère et facile, mais un cheminement et une quête. Modesta n'a pas de morale, mais une soif d'apprendre. Ce livre est un jet d'eau.* » Un geyser qui entre en éruption sur scène.

¶ *L'Art de la joie*. Adaptation et mise en scène : Ambre Kahan. Avec Aymeline Alix, Jean Aloïs Belbachir, Florent Favier, Noémie Gantier, Vanessa Koutseff, Elise Martin, Serge Nicolaï, Léonard Prego, Louise Rieger, Richard Sammut, Romain Tamisier, Sélim Zahrani et les musiciens Amandine Robilliard et Romain Thorel. MC93, à Bobigny, jusqu'au 10 mars. Puis les 16 et 17 mars à L'Azimut, à Antony (Hauts-de-Seine).

Joëlle Gayot

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

«*Que le jour recommence et que le jour finisse/Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice.*» Quels metteurs en scène amoureux de poésie tragique n'ont rêvé de ces alexandrins raciniens? L'Italien Romeo Castellucci a pourtant troqué «*Bérénice*» contre «*Isabelle*» dans son radical et fumeux spectacle. Isabelle Huppert s'y cite sans complexe en douloureuse reine de Palestine, répudiée par l'ingrat Titus, qui lui préfère le trône d'empereur romain. La tragédie raconte en cinq actes leur longue rupture.

Utile de sacrifier des vers sublimes pour sanctifier son interprète? *Bérénice* intéresse peu Romeo Castellucci. Il a grossièrement bâclé une scénographie conventionnelle et moche, lui, l'artiste des lumières, de l'espace et des sons. Mais la passion charnelle, le désir lancinant de l'héroïne n'appartiennent guère à son théâtre obsédé par la violence du monde, le sacré, le silence. Sans doute s'est-il juste attaqué à Bérénice, à cause de son absolue solitude, l'assimilant à celle de l'actrice. De l'artiste. Isabelle Huppert joue ainsi en solitaire tandis que les répliques des autres protagonistes n'apparaissent que sur les voilages du décor et que Titus et Antiochus (le prince qui l'aime en secret) sont devenus danseurs. Qu'en est-il de ses pulsions amoureuses, de sa tendresse? Continue, épuisante, la musique sauvage de Scott Gibbons glace davantage encore le spectacle.

«*L'invention consiste à faire quelque chose de rien*», se défendait Racine dans la préface de sa tragédie (1670). Hors le deuil infini d'une passion

morte, du temps vide qui l'accompagne, il se passe peu de chose dans *Bérénice*. Racine annoncerait-il, bien avant Beckett, nos abîmes contemporains? Castellucci y a pensé qui accumule en scène des gadgets absurdes et vains: radiateur ou machine à laver, quand ce ne sont pas les pauvres fesses nues de sénateurs romains. Mais il n'a jamais trouvé la forme qui transcende l'ensemble, noyant le public dans un fatras d'intentions obscures.

Reste Isabelle Huppert. Somptueusement vêtue, gestuelle à la Sarah Bernhard, elle vampirise des alexandrins dont elle révèle une étonnante noirceur. Jusqu'à les disloquer à la fin, avant de hurler tout à trac: «*Ne me regardez pas, ne me regardez pas!*» Honte ou défi?

Modesta, l'ensorcelante héroïne de la romancière et actrice sicilienne Goliarda Sapienza (1924-1996) n'a pas ces coquetteries. Elle a connu la pauvreté, l'inceste, l'abandon, avant de devenir riche princesse. Elle fonce, vit et jouit. Dans l'épique fresque scénique qu'a tirée Ambre Kahan de *L'Art de la joie*, Modesta raconte elle-même son existence, incarnée de l'enfance à la vieillesse par une unique et formidable comédienne, Noémie Gantier. Quatre ans de travail pour forger la matière baroque et drôle, dramatique et politique, féministe et charnelle de ce spectacle de cinq heures trente! Mais sous d'envoûtantes lumières bleutées, il file comme l'éclair tandis que les comédiens transforment à vue en mesure, couvent, palais ou villa de sculpturaux praticables blancs. Dans la lignée populaire, spec-

T

Bérénice

Tragédie
Jean Racine
| 2h | Mise en scène
Romeo Castellucci
| Jusqu'au 28 mars,
Théâtre de la Ville,
Paris 4^e,
tél.: 01 42 74 22 77.

T

L'Art de la joie
Fresque
D'après Goliarda Sapienza
| 5h30
| Mise en scène
et adaptation
Ambre Kahan
| Jusqu'au 10 mars,
MC 93 Bobigny,
tél.: 01 41 60 72 72;
les 16 et 17 mars
à Antony (92);
les 29 et 30 mars
à Chambéry (73).

taculaire, naïve et sophistiquée à la fois d'un Thomas Jolly, adaptation et mise en scène pleines de souffle, de lyrisme et de fantaisie dégagent autant d'«art de la joie» que l'œuvre éponyme, polymorphe et hybride que Sapienza n'aura jamais vue éditée. Femme de contradictions, sa Modesta dérangeait trop, traversant l'inceste avec curiosité, aimant femmes et hommes, avortant, trahissant, tuant, combattant Mussolini au parti communiste. Grande meneuse de théâtre, Ambre Kahan fait tragi-comédie furieuse et sentimentale de son destin. Avec clin d'œil au public et science de la juste distance. Pas de vidéo, ni d'effets techniques: ne règne ici que l'artisanat inspiré d'une nombreuse troupe où tous exultent. Et communiquent magiquement leur plaisir de jouer cette histoire où sont défiés avec allégresse les interdits sociaux, moraux et politiques. Une histoire qui libère et rend joyeux. Et si la très belle metteuse en scène Ambre Kahan était aussi Modesta? ●



La formidable Noémie Gantier, héroïne de *L'Art de la joie*.

Ambre Kahan, le théâtre comme un grand bouillonnement

La metteuse en scène, dont l'adaptation de « L'Art de la joie » arrive à la MC93 de Bobigny, explique comment elle s'immerge dans son sujet

RENCONTRE

Ambre Kahan est née à Avignon. En 1985. Une année phare dans l'histoire d'un festival à jamais bouleversé, cet été-là, par *Le Mahabharata*, de Peter Brook, et ses neuf heures de représentation qui ont changé la face des nuits provençales. Les spectacles au long cours sont désormais ici chez eux. Présentée à la MC93 de Bobigny, la fresque mise en scène par Ambre Kahan gagnera-t-elle, elle aussi, la cité des Papes? On l'espère. Pas seulement parce que l'adaptation de *L'Art de la joie*, récit de l'Italienne Goliarda Sapienza (1924-1996) – publié en 1998 et traduit en France en 2005 par Nathalie Castagné pour les éditions Viviane Hamy –, défie les limites de la durée (cinq heures et demie, qui ne traitent, pour l'heure, que des deux premières parties du livre). Mais parce que, avec cette proposition hors norme, l'artiste met le feu dans les salles de théâtre où le mercure collectif grimpe à mesure que se raconte l'histoire de l'héroïne Modesta, dans la Sicile du début du XX^e siècle.

Lorsqu'on la rencontre, à Paris, l'Avignonnaise, désormais instal-

lée en Bourgogne, affiche douceur, calme et sérénité. Mais les apparences sont trompeuses. Ce self-control affiché est le revers d'un intense bouillonnement intérieur. La main serrée autour d'une tasse de thé, celle qui se définit comme « *super organisée* » a consacré quatre ans de travail au texte avant d'en déployer les épisodes et 2 sur les planches (l'intégrale étant en chantier).

Elle s'est rendue en Sicile sur les pas de l'écrivaine, y a mené des investigations et creusé son sujet dans les grandes largeurs. Elle ne sait pas s'y prendre autrement. « *En amont des projets, j'aime aller chercher des choses qui sont loin du théâtre.* » Elle ne prépare pas, elle « *surprépare* ». Une exigence qui s'applique aussi aux acteurs, à

« En amont des projets, j'aime aller chercher des choses qui sont loin du théâtre »

AMBRE KAHAN

qui elle demande d'arriver « *texte su* » aux répétitions. Après quoi elle les propulse dans une immersion cousue main: « *Je les installe dans l'espace scénique et la durée sonore. Ils savent qu'il leur faut sauter dans le vide. Je suis en régie et je ne les interromps jamais. Je n'interviens qu'une fois la séquence terminée.* »

« Libération absolue »

Singulière méthode (elle préfère parler de « *grammaire* ») qui laisse aux comédiens le loisir de tâtonner, sans être castrés dans leur élan, avant de trouver leur voie. Ce qui leur permet d'accéder au ton et au geste justes, et explique pourquoi leur ensemble, d'une rare cohérence, vibre au diapason.

Ambre Kahan n'invente pas une école de jeu, mais elle injecte dans son dispositif une pièce maîtresse: le respect. « *Je ne veux pas m'immiscer dans les intimités des acteurs. Ce qui se passe entre eux sur le plateau doit naître hors de ma présence.* » A voir la beauté des scènes (notamment érotiques) qui tissent *L'Art de la joie*, on se dit que ce retrait a du bon. Et que la confiance dans des interprètes « *responsabilisés* » a pour corollaire leur épanouissement. Com-

ment la metteuse en scène a-t-elle fait siennes cette évidence?

La vie autant que le métier lui ont beaucoup appris. Côté privé, quelques informations personnelles tracent les grandes lignes d'une existence qui n'a pas coulé de source. Quittant vers « *16 ou 17 ans* » la maison familiale, l'adolescente se disperse entre violon, escrime et théâtre: « *Je n'appartenais pleinement à aucune de ces disciplines. J'étais passive, je recevais plus que je ne provoquais.* » Titulaire d'un bac cinéma, elle s'accomplit à l'âge de 24 ans, lorsqu'elle intègre, à Rennes, l'école du Théâtre national de Bretagne, dirigée à l'époque par Stanislas Nordey. « *C'était l'endroit où tout ce que j'avais engrangé convergerait.* » Faire du théâtre, et ne faire que ça: elle se souvient de cette révélation comme d'une « *libération absolue* ». Ce qui ne signifie pas que la suite sera pavée de roses.

Si elle s'exerce à la mise en scène avec, dès 2011, une série de spectacles confidentiels, si elle joue sous la direction de Thomas Jolly, de Stanislas Nordey, d'Eric Lacascade, de Simon Delétang, elle traverse aussi une période « *compliquée* » lorsqu'elle décide, en 2016,

« Je ne veux pas m'immiscer dans les intimités des acteurs. Ce qui se passe entre eux sur le plateau doit naître hors de ma présence »

AMBRE KAHAN

de se lancer dans une création d'envergure: *Ivres*, une pièce d'Ivan Viripaev. « *C'a été l'enfer, se rappelle-t-elle. J'étais sortie d'école, je n'avais pas de soutien et pas d'argent. J'ai passé quatre ans sur ce projet, envoyé pendant un an des mails restés sans réponse.* » Au moment où *Ivres* s'appête enfin à naître, début 2020, au Quai d'Angers, dont Thomas Jolly vient de prendre la direction, le Covid s'en mêle. L'aventure est reportée à l'automne 2021.

Ce coup dur aurait pu la décourager, mais entre-temps Ambre Kahan a découvert *L'Art de la joie* et l'irradiante Goliarda Sapienza. C'était en novembre 2019. La date

est fraîche dans sa mémoire et l'impact du roman, toujours aussi vif: « *Si j'avais lu ce livre plus jeune, il m'aurait aidée, en tant que femme, à me sortir de certains conflits.* » Un silence flotte. Un gouffre, dans lequel elle ne s'attarde pas, préférant à des réminiscences que l'on devine douloureuses l'affirmation de cette joie érigée en doctrine par la romancière italienne: « *La joie est une force, une énergie, une puissance. Pas une chose légère et facile, mais un cheminement et une quête. Modesta n'a pas de morale, mais une soif d'apprendre. Ce livre est un jet d'eau.* » Un geysier qui entre en éruption sur scène. ■

JOËLLE GAYOT

L'Art de la joie. Adaptation et mise en scène: Ambre Kahan. Avec Aymeline Aïx, Jean Aloïs Belbachir, Florent Favier, Noémie Gantier, Vanessa Koutseff, Elise Martin, Serge Nicolai, Léonard Prego, Louise Rieger, Richard Sammut, Romain Tamisier, Sélém Zahran et les musiciens Amandine Robilliard et Romain Thorel, MC93, à Bobigny, jusqu'au 10 mars. Puis les 16 et 17 mars à L'Azimut, à Antony (Hauts-de-Seine).

Du rythme, de la fantaisie et de la liberté : Ambre Kahan s'empare de "L'Art de la joie"

Ambre Kahan et sa troupe de treize comédiens présentent une adaptation puissante et sensuelle du célèbre roman de l'Italienne Goliarda Sapienza. Une cavalcade baroque de plus de cinq heures, à la MC93 de Bobigny.

TTTT Bravo



Noémie Gantier, une formidable Modesta, qu'elle incarne de l'enfance à la vieillesse. Capture d'écran Compagnie Get Out, La Comédie de Valence - CDN Drôme-Ardèche.

Par Fabienne Pascaud

Réservé aux abonnés **I**

Un marathon scénique de cinq heures trente et un public heureux... C'est le pari fou que réussit Ambre Kahan en adaptant furieusement un monument de la littérature : *L'Art de la joie*, de la romancière et actrice italienne Goliarda Sapienza (1924-1996). Quatre ans de travail pour forger la matière baroque et drôle, dramatique et politique, féministe et charnelle d'un spectacle qui dégage autant d'« art de la joie » que la flamboyante œuvre éponyme, polymorphe et hybride écrite, réécrite de 1967 à 1978.

Sapienza, hélas ne la verra jamais éditée : femme de toutes les contradictions, son héroïne, Modesta, dérange trop. Elle fonce, vit et jouit de chaque instant, celle qui a traversé une enfance misérable et sans tendresse, subi l'inceste avec curiosité, assisté sans broncher à la mort de sa mère et de sa sœur handicapée dans l'incendie de leur taudis, provoqué la mort de la supérieure du couvent qui l'a recueillie et laissé s'étouffer la riche princesse qui avait fait d'elle son unique héritière. Modesta aime femmes et hommes, elle est infidèle, avorte, ment, trahit, combat Mussolini au parti communiste. « *Mon passé ne m'intéresse pas, il n'y a que le présent qui compte* », dit-elle. Et le désir, la passion du désir toujours la met en mouvement : son art de la joie à elle. Et l'art de la joie tout court.

Scènes d'amour et interdits sociaux

Grande entrepreneuse de théâtre et directrice d'acteurs, Ambre Kahan fait tragi-comédie épique – avec clins d'œil farces au public, et science de la juste distance – de ce destin que Modesta raconte elle-même, incarnée de l'enfance à la vieillesse par une unique et formidable comédienne, Noémie Gantier. Pas de vidéo, d'effets techniques : ne règne ici que l'artisanat inspiré d'une troupe de treize comédiens, incarnant avec une énergie trente-deux personnages, chacun embrassant à l'envi rôles d'hommes ou de femmes, de jeunes ou de vieux, chacun transportant à vue de sculpturaux praticables blancs qui passent de mesure à couvent, de chambre à terrasse, de palais à villa, de jardin à plage... Autant de lieux simples et beaux, qu'Ambre Kahan fait rayonner sous d'envoûtantes lumières bleutées, au rythme d'une musique en live omniprésente.

Une troublante sensualité baigne cette fresque où sont superbement et abondamment traitées les scènes d'amour et défiés les interdits sociaux, politiques et même féministes au nom du simple et essentiel devoir d'être soi. « *Celui qui meurt a tort, seul celui qui vit a raison* », répète Modesta. Qui reste d'une exigeante lucidité envers les femmes : « *Couvent, lois, prisons, histoire édifiée par les hommes. Mais c'est la femme qui a accepté de tenir les clefs, gardienne inflexible de la parole de l'homme... Seule la femme peut aider la femme...* »

Dans la lignée populaire, spectaculaire, naïve et sophistiquée à la fois d'un Thomas Jolly, Ambre Kahan, 38 ans, successivement formée à la musique, au cinéma, au théâtre, comédienne chez le Russe Anatoli Vassiliev comme chez Stanislas Nordey et Éric Lacascade, a trouvé le souffle, le rythme, la fantaisie et la liberté d'un roman qui cavalcade sur les préjugés, et les conformismes. Avec presque rien, elle évoque de scène en scène, courtes ou longues, bavardes ou juste imagées, les débuts d'un XX^e siècle tragique où s'annonce la tornade brune comme elle raconte à merveille la société sicilienne, ses aristocrates et ses pauvres, ses religieuses et ses prostituées, ses paysans réactionnaires et ses intellectuels progressistes. Elle y met – comment dire – une puissance, une profondeur, une attention et une grâce de femme, maîtrisant les détails comme l'ensemble, prenant soin de chaque situation, traitant audacieusement avortement comme accouchement, sexe et mort. Et si elle était un peu aussi devenue Modesta ?